

L'histoire des théories linguistiques fait-elle partie de l'épistémologie de ces théories?

Guy JUCQUOIS

Université de Louvain / Académie royale de Belgique

Résumé:

Selon la dépendance aux contextes et le degré de restrictivité attribué à un langage ou inversement, on accorde ou non aux théories sur le langage et à la description des langues un caractère universel tandis que l'histoire de ces théories, libérée ou non des contextes culturels et spécifiques dans lesquels cette histoire s'est progressivement constituée, s'écrit ou non d'une manière absolue, chaque époque progressant ou non dans une compréhension linéaire et cumulative des phénomènes liés au langage et aux langues de l'humanité. Seules la distanciation par l'espace et celle par le temps permettent de prendre la mesure de la double nécessité d'intégrer la dimension spatio-temporelle dans tout travail herméneutique, les permanences ne se manifestant qu'en ligne d'horizon et de façon finalement indicible.

Mots-clés: épistémologie, théories linguistiques, universaux, historicité, contextualisation, comparatisme, distanciation, prise de conscience, historiographie

1. LES PRÉSUPPOSÉS EN PRÉSENCE

Personne, sans doute, ne refuse de constater que le temps qui passe s'accompagne fréquemment de changements. Il s'agit là de telles évidences que celui qui affirmerait l'inverse serait taxé d'absence de sens commun. Les positions divergent cependant dès qu'il s'agit de décrire le changement, car la «description» en devient inévitablement «culturelle», c'est-à-dire qu'elle s'exprimera dans un système de signes, un langage s'inscrivant inéluctablement dans un temps et dans un espace. Jusqu'à ce stade, l'unanimité peut encore être obtenue, car il s'agit encore d'une évidence. Par contre, et c'est pour cette raison que, dans mes notes, j'avais écrit «culturelle» avec des guillemets, le sens à donner à cette inscription dans le temps et dans l'espace divise en deux grandes catégories ceux qui cherchent à comprendre le monde dans lequel ils se situent. Pour les uns, s'ils ne peuvent nier le caractère contingent du langage, y compris scientifique et technique, ils affirment néanmoins que les progrès de la pensée scientifique ont progressivement permis d'éliminer des langages utilisés par les hommes de science les caractères contingents de ces langages en les rendant «libres des contextes» [*context free*], à des degrés divers selon le niveau de scientificité atteint par les différentes disciplines. D'une certaine manière, ces scientifiques considèrent que les progrès de la science s'accompagnent de progrès parallèles du langage spécifique qui construit ces sciences. Ils ne nient pas les spécificités du langage scientifique, ni ses liens historiques avec telle ou telle langue naturelle, mais ils pensent que les progrès de la pensée scientifique sont devenus tels de nos jours que le langage de la science s'est épuré des éléments historiques qui auraient pu en avoir obscurci la pureté cristalline. Pour les autres, auxquels j'appartiens, le langage scientifique est pris en tenailles en quelque sorte entre les caractéristiques des réalités décrites d'une part et les usages langagiers issus des traditions transmises au sein de la communauté humaine dans laquelle ce langage s'est développé historiquement et fonctionne actuellement. Selon les disciplines envisagées, selon l'état d'avancement de la science dans le secteur, selon le degré, souhaité et possible, de formalisation et d'axiomatisation dans chaque discipline, le langage descriptif utilisé sera plus ou moins formel et restrictif.

Pour clarifier davantage l'opposition entre les deux tendances relatives à la conception et aux propriétés du langage scientifique, il importe de distinguer le degré de «restrictivité» du langage de la science. Un langage est d'autant plus «restrictif» que son lexique et sa syntaxe se conforment strictement à des règles et à des définitions toutes deux monosémiques. S'il est clair qu'un langage restrictif peut, sans perdre aucunement sa spécificité, être conçu pour décrire tel ensemble de réalités et s'avérer particulièrement bien adapté à ses finalités, cela ne modifie en rien son degré de restrictivité. Les deux attitudes envers le langage engendrent des positions et des interprétations diamétralement opposées concernant le langage humain, l'épistémologie de sa description, celle également de l'histoire de cette

discipline et de ce que l'on peut attendre du progrès scientifique dans chacune des positions retenues. Avant de décrire rapidement les deux attitudes évoquées, rappelons que, selon les lieux, selon les époques, de même que selon les formations et selon les personnes, un crédit plus important sera accordé à l'une de ces options épistémologiques ou à l'autre. Si bien qu'il y aurait lieu de chercher dans ces variations de paradigmes une confirmation indirecte de la validité de la thèse historique ou historiciste, selon la dénomination retenue, elle-même entachée d'un certain parti pris. Il s'agit là d'une des apories du comparatisme épistémologique.

1.1. UNE ÉPISTÉMOLOGIE ANHISTORIQUE ET UNIVERSALISTE

La réflexion sur la langue et la réflexion sur le langage ne sont pas des réflexions inhérentes à toute civilisation et à toute culture. De grandes civilisations, notamment en Extrême-Orient, n'ont pas esquissé ce que nous appellerions une «linguistique», ni même une grammaire au sens traditionnel occidental. On peut d'ailleurs affirmer que les modèles développés dans les cultures indienne, arabe, grecque et latine, sont des exceptions. Cette simple constatation souligne d'emblée les liens forts et étroits entre les formes prises par le langage dans un contexte que l'on appellerait rapidement de «langues de culture», mais également combien ces liens dépendent concrètement de facteurs culturels dont certains semblent constants sur le long terme tandis que d'autres apparaissent variables dans la durée. Les raisons de ces apparentes permanences ou, au contraire, de ces variations dans la durée ne sont pas prises en compte ici. Dans le monde occidental, à certaines époques, l'idéologie dominante a privilégié une matrice explicative hors du temps et hors de l'espace, ou une épistémologie anhistorique et universaliste. On peut, en effet, définir de cette manière, notamment, le classicisme français qui s'exprime dans tous les domaines comme ce que je pourrais définir par une sorte de confusion, une fusion entre un présent, représenté comme panchronique, et un ici, substitué à la totalité des lieux. Le «hic et nunc» devient ainsi par la vertu de la désignation un «toujours et partout». L'innéisme découle nécessairement de ces conceptions: le mécanisme dans l'analyse du vivant et le fixisme dans celle des espèces. Un strict déterminisme délimite les fluctuations et les variations autour de modèles dont on ne s'écarte qu'en acceptant le sort funeste de l'anormalité, malade ou criminelle. L'histoire n'est que le simulacre d'un temps qui passe dans une répétition d'événements identiques dont seuls les contours et les atours varient.

L'étranger ne l'est que par le costume dont il est revêtu, simple épiphénomène dû à un accessoiriste facétieux. Le Grec du théâtre classique ne passe pour tel que par des vêtements d'emprunt, interchangeables selon les sujets représentés. Il est indifféremment grec, espagnol, romain, ou ce que l'on veut dans une théâtrologie qui décrit une éternité d'absence de changement. Les productions scientifiques de la période ne concernent que les mathématiques, la mécanique, l'astronomie: l'étude de cycles déterminés.

Étrange résurgence contemporaine, N. Chomsky recherchant dans la linguistique cartésienne l'assurance d'un humain présenté comme universel, et donc américain, inverse les termes d'une idéologie qui propose l'américain comme universel. Conceptions plates de l'histoire, conceptions qui visent à remplacer les échanges singuliers qui caractérisent anthropologiquement chaque société par des échanges virtuels puisque universels. On devine vers quelles apories ces choix nous auraient conduits; les crises récentes, financière, économique, sociale, nous manifestent les prémices d'une culture qui oublierait son humaine incarnation.

1.2. UNE VISION CONTEXTUALISTE ET HISTORIQUE

Inutile de préciser que notre choix ne va pas dans le sens d'une vision universaliste ni de ce qu'elle entraîne, ni de ce qu'elle suppose. Nous pensons, au contraire, qu'il est essentiel de participer à une vision contextualiste et historique du devenir humain. Comme il n'y a pas de motifs logiques et strictement rationnels à cette attitude, disons simplement que cette vision est la plus économique, la plus cohérente et la plus riche. Elle est la plus économique, car elle s'appuie sur les réalités concrètes et infiniment diversifiées des situations et suggère des interprétations dont les liens avec les contextes sont palpables et explicites. Elle est également la plus riche puisqu'elle permet la coexistence de modes de vie, de types d'interprétation et de systèmes de compréhension qui ne sont pas totalement jointifs, sans être pour autant exclusifs les uns des autres. Elle est enfin et paradoxalement cohérente par la tolérance qu'elle accepte entre des modes d'explication en opposition apparente, acceptant de ne pas tout expliquer, supportant des éléments de contradiction jusqu'au cœur des systèmes d'explication. Il n'est pas inintéressant de se rappeler qu'en Europe occidentale le passage d'une conception universaliste anhistorique à une vision progressivement contextualisée et évolutive ne s'est effectué que fort lentement et de multiples manières. Dans l'étude du vivant, par exemple, la mise en évidence de formes intermédiaires, «anormales» et aberrantes, n'a été entreprise que dans la dernière partie du XVII^{ème} siècle et sur la base d'une étude de certaines familles de coquillages. Quelques décennies plus tard, ce sont des séries vivantes qui font l'objet d'études et la notion de sériation qui s'impose. G.-L. Leclerc de Buffon entrevoit le processus évolutionniste, à la fin du XVIII^{ème} siècle C. Linné le met très involontairement en évidence dans la taxinomie qu'il propose et qui a encore cours aujourd'hui. Vision qui triomphe ensuite avec Ch. Darwin et son *Origine des espèces* [*Origin of Species*] en 1858.

L'étude du vivant n'est qu'un exemple du changement des mentalités et du paradigme comme l'appellerait T. Kuhn. Précisément, comme le propose Kuhn, ce sont toutes les interprétations, tout le système herméneutique, toute la représentation du monde qui se modifient peu à peu. Cela ne se produit pas sans heurts, ni sans résistances. Les contre-attaques aboutissent parfois aux résultats inverses de ceux qui sont escomptés. Ce sera le

cas à la fin du XVIII^{ème} siècle quand Linné veut démontrer ce que l'on pourrait déjà désigner par le créationnisme à travers une systématique parfaitement ordonnée alors que ses travaux livrent aux évolutionnistes un remarquable instrument à l'appui de leurs thèses. Ce fut le cas également au XVII^{ème} siècle quand les Mauristes se lancèrent dans de minutieuses démarches visant à établir, d'abord dans le domaine profane des généalogies nobiliaires, un dispositif qui débouchera sur la critique interne et externe, fondements d'une histoire scientifique. La conséquence inattendue fut l'application des mêmes méthodes rigoureuses aux textes sacrés avec les résultats que l'on sait. Quoi qu'il en soit de ces combats d'arrière-garde, le monde classique se modifiera peu à peu pour aboutir aux secousses politiques, sociales, culturelles et scientifiques qui marqueront profondément notre histoire occidentale, particulièrement depuis plus de deux siècles. Une modification plus durable des mentalités se fait jour cependant. L'Occident évolue non plus comme si un cycle succédait à un autre, mais progressivement, depuis la moitié du XIX^{ème} siècle, comme la manifestation d'une société plurielle, sinon pluraliste, où coexistent des paradigmes opposés connaissant des succès momentanés divers. Les paradigmes opposent aussi des modes de vie, des aspirations politiques, sociales et économiques divergentes. Sans doute devrait-on les désigner plutôt comme des «idéologies» opposées.

1.3. L'HISTORIOGRAPHIE DES THÉORIES SUR LE LANGAGE

L'historiographie des théories sur le langage rend compte des fluctuations des paradigmes dans nos sociétés, voire de leur concurrence. Une première opposition délimite deux ensembles de conceptions: pour la tendance universaliste, les théories générales sur le langage intègrent nécessairement les études sur la variété des langues puisque les variations observables, dans le temps et dans l'espace, ne sont que des changements de surface. Dans leurs structures profondes toutes les langues seraient identiques, ce que, selon eux, l'origine du langage démontrerait de même que les analyses des structures profondes des langues. Somme toute, pour ces chercheurs, l'historiographie de la recherche ne serait qu'une sorte de galerie des ancêtres que l'on visite, sans doute avec une certaine émotion et reconnaissance envers tous ceux qui nous ont précédés dans des temps plus obscurs, mais avec la conviction que les progrès de la science, dans nos disciplines également, ont rendu toutes les conceptions précédentes, sans nul doute, caduques. Une étude de l'histoire des conceptions sur le langage et sur les langues serait dès lors inutile sauf sentimentalement pour les amoureux des histoires de famille.

La construction du savoir dans les disciplines des sciences exactes, des sciences appliquées ou de la médecine, notamment, accrédite cette vision d'un savoir qui se construirait sur des savoirs antérieurs définitivement confirmés à l'instar d'un édifice, si bien qu'il serait inconcevable de considérer comme provisoires les étages antérieurs ou les étapes atteintes

précédemment et confirmées ensuite. Cette pratique générale suggère que ce serait la nature de ces savoirs qui entraînerait ce statut privilégié de sciences qu'il faudrait de ce fait considérer comme «accomplies». Les sciences exactes et les sciences appliquées auraient acquis un statut que leur envieraient les sciences de l'homme, sciences sociales ou sciences humaines, selon les terminologies adoptées. Il s'agit là d'une illusion découlant de trois éléments: d'abord, ces disciplines ont construit à leur usage propre des langages spécifiques, des langages qui tendent à une restrictivité totale et qui, de ce fait, sont étrangers au contexte; ensuite, l'efficacité pratique de ces disciplines et, plus généralement, leur applicabilité avérée donnent à penser qu'elles correspondent aux réalités sur lesquelles elles permettent effectivement d'agir; enfin, l'usage d'un langage restrictif rend indispensable une approche linéaire et hiérarchisée et exclut au contraire une démarche buissonnante et réticulaire.

2. LA NÉCESSAIRE CONTEXTUALISATION DU LANGAGE ET DES THÉORIES SUR CELUI-CI

Si les sciences exactes et les sciences appliquées se contentent habituellement des premières, les sciences de l'homme, par contre, gagnent en richesse à procéder selon les exigences d'une approche plus souple, précisément buissonnante et réticulaire. Nous pensons qu'il y a lieu d'étudier de façon distincte d'une part le langage et de l'autre les différentes langues. Dans son célèbre *Cours*, F. de Saussure distingua non seulement la diachronie par laquelle il débute, suivant en cela les habitudes de son temps, de la synchronie, mais adopte des attitudes très différentes dans chacune de ces parties du *Cours*. En effet, l'étude analytique et raisonnée des langues différentes ne se conçoit pas en dehors d'un cadre conceptuel définissant des entités langagières et le choix d'une approche acceptée comme pertinente. Les approches génétiques ou aréales privilégient les premières des modalités historiques, hiérarchisées et arborescentes, les secondes spatiales et buissonnantes, adaptatives aux milieux successifs. Les unes et les autres privilégient les explications contextuelles et contingentes. Le cadre conceptuel et la méthode adoptée sont en quelque sorte en écho avec la langue décrite. En effet, si les cadres descriptifs et la méthode sont trop éloignés de l'objet décrit, la description sera trop abstraite et elle n'atteindra l'objet visé qu'à travers plusieurs niveaux méta-descriptifs. En d'autres termes, l'économie de la description requiert une distance «idéale» entre celle-ci et l'objet décrit. Pour concrétiser, il est certainement possible de décrire la grammaire française dans les termes et les concepts du mandarin, mais cela n'a de sens que si la description doit s'adresser à et être utilisée par des locuteurs parlant le mandarin. Au contraire, si la description s'adresse à des personnes ne connaissant pas le mandarin, il resterait à démontrer que le détour entrepris et la dépense consentie de ce fait entraînent finalement une compréhension plus riche, plus profonde et intime du français ou encore

que l'approche met en évidence de façon contrastive des propriétés insoupçonnées.

Paradoxalement, la nécessité de contextualiser la description du langage et *a fortiori* celle des langues rend la linguistique des langues plus proche des réalités et plus efficace dans la variété des descriptions, but que ne pourrait atteindre une linguistique générale à prétention universaliste. L'exemple des alphabets phonétiques permet d'approcher cette perspective. On sait que l'Alphabet phonétique international ne permet de rendre à peu près correctement, au mieux, qu'un certain nombre de langues, occidentales. Si on désire l'appliquer à d'autres types de langues, on doit accepter d'utiliser une description d'autant moins adaptée que les langues sont aberrantes par rapport aux langues ayant servi à construire cet alphabet, ou inversement on doit se résoudre à l'adjonction d'un certain nombre de signes supplémentaires ou à tout le moins de précisions phonétiques propres aux langues décrites. Dans les deux hypothèses, l'alphabet gagne en précision, ce qu'il perd en universalité. Accepter de décrire des phénomènes humains, et donc des faits de langue, hors contexte aboutit toujours à des systèmes *a priori* dans lesquels les liens à l'objet décrit doivent être réécrits de façon complexe ou à accepter de ne décrire que quelques aspects purement formels, comme s'ils constituaient l'essentiel.

2.1. DISTANCIATIONS ET PRISES DE CONSCIENCES: LE COMPARATISME ET L'HISTORICITÉ

Comment tendre vers l'universel en travaillant à la compréhension du particulier? Dans la mesure où l'universel ne peut s'atteindre qu'à travers des situations concrètes et contextuelles, il faut l'envisager non comme une réalité conceptualisable ou des éléments définissables définitivement, mais bien comme une ligne d'horizon vers laquelle nous pouvons nous diriger, un point vers lequel nous pouvons tendre en provenance de divers côtés, sans toutefois jamais pouvoir l'atteindre, un point qui se dérobe définitivement au fur et à mesure qu'on s'en rapproche. Nous pensons que tout ce qui est essentiel à l'homme, que tout ce qui compte, tout ce qui doit et peut compter pour lui, pour son progrès et pour sa sauvegarde, que tout cela est de l'ordre de l'indicible. L'essentiel ne peut être dit, sauf imparfaitement, de manière incomplète, d'une façon qui exigera d'en reprendre l'énonciation. L'essentiel doit faire l'objet d'un dialogue, d'une parole qui circule, qui se reprend, qui hésite, qui fait que le sol se dérobe toujours sous nos pieds au moment où l'on pense atteindre la terre ferme.

Dès lors ne sommes-nous donc pas condamnés à un silence de sagesse? Comment penser l'homme qui pense et qui parle? La prise de conscience du rôle d'un contexte, par définition contingent au temps qui passe et à l'espace qui défile, d'un contexte infiniment multiple renvoie à l'exigence absolue d'une distanciation qui seule permet un processus de prise de conscience et une herméneutique qui aurait quelque chance de ne pas échapper au sens, ni de s'y soumettre dans une construction *a priori*.

Le sujet pensant se situe lui-même dans le champ qu'il décrit. Comment veiller à ce que la distanciation soit effective et suffisante, comment procéder pour que la prise de conscience éclaire chacun sans pour autant susciter de l'ombre dans les consciences des autres? Comment enfin comprendre et accepter la diversité des interprétations, des compréhensions et des constructions? Comment accepter cela humainement, comment tolérer cela dans la vie collective, comment gérer les rapports entre des communautés humaines se revendiquant de systèmes de signes et de systèmes de gestion apparemment en opposition, sinon en conflit?

Le temps qui passe et la distance qui s'accroît permettent d'apaiser toutes les tensions, de combler toutes les incompréhensions. Si la vie sur notre bonne vieille Terre s'était constituée non sur la chimie du carbone, mais sur celle du silicium, par exemple, nos échelles de temps auraient été fort différentes de ce qu'elles sont. Dans le domaine de l'imagination de ce que seraient d'autres conditions de vie que les nôtres, on peut se distancier de telle manière que nous échappions par la pensée à nos réalités terrestres. Il s'agit là sans doute d'un bon exercice de dépaysement total. Cependant cela ne nous aide que médiocrement à comprendre nos semblables, nous-mêmes et notre aventure terrestre. Pour comprendre les réalités humaines, nous devons partir des usages langagiers dans toute leur diversité historique et spatiale. Il importe dès lors de bien choisir la distance entre ces réalités et notre analyse: trop grande, on verse dans l'abstraction et une compréhension superficielle; trop faible, le manque de distance ne permet guère une bonne vision. En fait, il s'agit d'un problème essentiel en imagerie médicale, où le fenêtrage doit s'effectuer en fonction de la vérification d'une hypothèse déterminée. Faute d'adapter l'examen à cette hypothèse, on ne peut percevoir ce que, pourtant, on cherche.

Les deux approches essentielles dans les sciences humaines et notamment dans les sciences du langage sont ainsi le comparatisme et l'historicité. Le comparatisme nous aide à adopter l'angle idoine qui nous fera le mieux comprendre les réalités étudiées. L'historicité nous fait prendre conscience des liens souterrains existant entre un mode de description et de connaissance et les interprétations scientifiques d'un lieu et d'une époque. Donnons rapidement un exemple de chacune de ces deux situations. La grammaire comparée des langues indo-européennes a donné lieu à la fin du XIX^{ème} siècle aux célèbres *Éléments de grammaire comparée des langues indo-européennes* [*Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*] de K. Brugmann de huit ou neuf très gros volumes. Dans le domaine des langues sémitiques, les tout aussi célèbres *Éléments de grammaire comparée des langues sémitiques* [*Grundriss der vergleichenden Grammatik der semitischen Sprachen*] de C. Brockelmann, publié à la même époque, ne compta jamais que deux volumes, nettement plus minces. Comment rendre compte de cela si ce n'est par des variations de fenêtrage en cause dans ces deux groupes de langues: les langues sémitiques sont trop proches entre elles pour aboutir à une comparaison comparable à celle obtenue pour les langues indo-européennes. À l'inverse, les

langues caucasiennes ou les langues hamitiques sont trop distantes entre elles pour aboutir à un résultat du même ordre que celui obtenu pour les langues indo-européennes, et ceci quel que soit par ailleurs le degré de scientificité obtenu pour les langues de ce groupe.

2.2. UNE «VÉRITÉ» EN PERPÉTUELLE CONSTRUCTION, UNE «VÉRITÉ» PLURIELLE

En terminant ce panorama de synthèse, je souhaiterais résumer ce qu'ont été mes intentions en le rédigeant. J'écarte d'abord ce qu'à mes yeux, je n'ai pas voulu manifester. Il ne s'agissait évidemment pas pour moi d'émettre des propos désabusés. Ni non plus de prêcher un relativisme à tout crin. Par contre, en conjuguant mes observations sur des théories linguistiques reposant sur l'innéisme et l'universalisme à mes expériences personnelles, j'aurais aimé mettre en garde contre la facilité illusoire de théories qui nous dispenseraient de nous mettre en situation et en interrogation sur nous-mêmes et notre propre contingence. J'aurais aimé souligner combien nos disciplines, dans leurs présupposés, dans leurs méthodes, dans leurs questionnements et dans leurs résultats, mettent en avant avec insistance la contingence de nos regards, la contingence de nos méthodes et de nos interprétations.

Notre compréhension du monde doit s'enrichir de ce qui, pour certains, constitue la faiblesse de nos enracinements dans le temps et dans l'espace. La grandeur de notre intelligence humaine consiste d'abord à prendre la mesure et à accepter la précarité de notre situation, la petitesse de nos moyens, la diversité des explications. En cette époque où la biodiversité se révèle être une exigence de notre survie commune, les sciences du langage renouent également avec ce que l'on pourrait désigner comme la «glosso-diversité». La «vérité» du langage, l'essence même des langues ne se situe-t-elle pas précisément dans cette diversité de moyens pour réaliser des fins partout si semblables?

© Guy Jucquois